



LANGAGE ET COGNITION ENTRE SAUSSURE ET HJELMSLEV

Author(s): Lorenzo Cigana

Source: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2014, No. 67 (2014), pp. 21-46

Published by: Librairie Droz

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24324139>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



Librairie Droz is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers Ferdinand de Saussure*

JSTOR

Lorenzo Cigana

LANGAGE ET COGNITION ENTRE SAUSSURE ET HJELMSLEV

*Il est au contraire possible qu'on puisse bâtir une théorie
psychologique sur les bases de la grammaire.*

Louis Hjelmslev, *Principes de grammaire générale* : 170

Abstract: In this paper we sketch out some of the linguistic ideas of the “first” Hjelmslev in order to show sort of “reversal continuity”, going from Hjelmslev’s *Principes de grammaire générale* to a theoretical background which couldn’t be known to him: Ferdinand de Saussure’s unpublished work. Although only the *Cours* was available to Hjelmslev, it seems that we are able to identify some theoretical issues quite close to Saussure’s positions which emerged only through the philological and reconstructive work done since the discovery of his manuscripts. Our goal is to verify the theoretical – more than the philological – possibilities to place Hjelmslev within the “saussurean perspective” on “language and cognition”.

Keywords: glossematics, grammatical psychology, Hjelmslev, language and cognition, saussurean reception

Cet article étend et approfondit la proposition qui a été présentée au 19^e Congrès International des Linguistes (21-27.07.2013, workshop 111 «Langage et cognition dans une perspective saussurienne») – il s’agissait là de renouveler la thèse de Tatsukawa¹, en soutenant que Hjelmslev semble se rapprocher des positions théoriques d’un Saussure « inédit », évidemment inconnu, grâce à une lecture qui ne se borne pas aux énoncés du *CLG* mais qui leur revient de temps en temps (cf. Werlen 1982 : 65 ; Muraro 1970 : 43) : une lecture qui ressemble plutôt à un dialogue, à un aller-retour théorique continu. La tâche que nous nous proposons ici n’est pas celle de vérifier *philologiquement* la réception de Saussure par Hjelmslev, mais celle d’examiner les possibilités *théoriques* d’interpréter selon une perspective saussurienne les considérations « psychologiques » présentées par le Maître danois surtout dans la première phase de sa réflexion linguistique. Sur le fond, nous aimerons montrer, d’un côté, la continuité profonde qu’on peut enre-

¹ « Hjelmslev, qui est parti de Saussure du *Mémoire* et du *Cours*, arrive à rencontrer paradoxalement le troisième Saussure, celui des *Anagrammes* » (Tatsukawa 1995 : 19).

gistrer à travers des transformations des idées (par exemple, la réflexion psychologue de Hjelmslev) et, d'un autre côté, la possibilité d'étudier la pensée d'auteurs comme Saussure et Hjelmslev *en consonance*, vu le fait qu'ils semblent s'éclairer réciproquement dans l'approche méthodologique, les exigences épistémologiques, les problèmes qu'on rencontre dans la pratique théorique chez les linguistes qui se veulent sémiologues.

En analysant le rôle des thèses psychologiques qu'on peut identifier dans les *PGG*, il faudra se défaire de deux préjugés (dans le sens littéral de mot) profondément liés entre eux :

1. les « psychologismes » de Hjelmslev appartiennent strictement à ses premières œuvres et sont destinés à disparaître dans les travaux de la maturité ;
2. les « psychologismes » ne font pas partie d'une linguistique (ou d'une sémiologie) formelle, qui en effet peut être fondée seulement « durch eine Entsoziologisierung der *langue*, durch die Entpsychologisierung des Zeichens und durch die Enthistorisierung der Sprachtheorie » (Scheerer 1980 : 53).

Pour accomplir une critique adéquate de ces deux préjugés, qui sont coupables de réduire la théorie hjelmslévienne à d'insoutenables formules dont la seule valeur est mnémotechnique (forme *vs.* substance ; système *vs.* processus ; concret *vs.* abstrait ; syntagmatique *vs.* paradigmatique, *etc.*), il sera utile de s'interroger sur la nature desdits « psychologismes » : sont-ils des assertions sur lesquelles Hjelmslev s'appuie pour démontrer des aspects spécifiques de sa conception du langage ? Relèvent-ils d'un cadre théorique uniforme ? Doivent-ils être effacés en tant qu'assertions empiriques, substantielles, en faveur d'une complète formalisation ? Peuvent-ils être éliminés du texte sans que l'argumentation en soit essentiellement modifiée ou bien jouent-ils une certaine fonction dans l'économie globale (épistémologique, méthodologique, théorique) du geste fondateur de Hjelmslev ?

1. *Les psychologismes dans les PGG*

En lisant les *PGG*, on s'étonne de la présence, la quantité et l'enracinement dans l'argumentation des références aux théories, éléments et notions psychologiques, dans la mesure où on peut légitimement affirmer que « La presenza degli psicologismi rappresenta in definitiva una delle caratteristiche peculiari di quest'opera, per quanto Hjelmslev si sforzi di attenuarne il ruolo giocato » (Picciarelli in Hjelmslev 1928 : LXVI). D'un côté, les références psychologiques sont le moyen par lequel Hjelmslev tire sa propre proposition théorique de l'environnement épistémologique de l'époque, en l'accrochant à l'actualité

de la science du début du siècle dernier: la bibliographie de Hjelmslev inclut les œuvres majeures de van Ginneken, Misteli, Winkler, Steintal, Wundt, Ballet, Egger, Baynes, von Bechterew, Brunot, Delacroix, Ribot, Herbart, Sechehaye, Henry. D'un autre côté, les citations souvent très courtes et circonstanciées font penser davantage à des « devises inspiratrices » pour le travail qu'à des renvois *ad auctoritates* qui peuvent être suivis en vue d'un approfondissement de la théorie: en effet, on a la sensation que Hjelmslev cite quelque considération spécifique d'un savant, tout en réfutant l'économie globale de l'œuvre dans laquelle la citation se trouve. Cette « utilisation *ad hoc* » des textes résulte du fait que le linguiste danois est engagé à « découper » sa propre position dans l'horizon des études sur le langage – c.-à.-d. à fonder sa propre théorie grammaticale.

Suivons donc la proposition méthodologique d'Amacker (1994) et distinguons les différents sens des mots « psychologie » ou « psychologique ». Hjelmslev recourt à l'univers conceptuel de la psychologie quand il s'agit de :

1. marquer la nature du fait linguistique face aux autres disciplines philosophiques intéressées au langage, à savoir surtout la logique et la sociologie – les deux sciences que Hjelmslev discute explicitement dans le texte – mais on peut penser qu'il aurait aussi de bon gré ajouté l'anthropologie et l'ethnologie, disciplines qui ne sont pas indiquées dans la classification « fondatrice » donnée au début du texte (cf. *PGG*: 16), mais qui sont bien représentées par les savants cités (cf. Lévy-Bruhl, Mauss, Durkheim, Darwin, J. de Jong) et probablement comprises dans l'approche sociologique au sens large. Le caractère psychologique des faits du langage est invoqué par Hjelmslev quand il s'agit de garder la *nature* de l'objet grammatical (et par conséquent l'*autonomie* de la théorie grammaticale) contre les ingérences des sciences impératives qui n'ont *constitutionnellement* rien à voir avec la grammaire (la logique en tant que science normative, classique, aristotélique et booléenne) et des disciplines « externes » qui ont une influence très limitée, périphérique et non systémique, sur la langue/grammaire ;
2. marquer le *genus proximus* du fait sémiologique/linguistique/grammatical, *mais pas encore sa differentia specifica* (c'est à la sémiologie/linguistique/grammaire de la marquer); on verra que chez Hjelmslev la référence à la psychologie n'empêche pas de concevoir la dimension individuelle de l'acte psychique conjointe à sa propre dimension *collective*, en s'appuyant sur les concepts de *langage*² et de la « constitution de l'être humain en général ». Cela

² Le véritable protagoniste des *PGG* à côté de la grammaire – il convient de noter tout de suite que dans les *PGG* la notion de *langage* ne se confond pas avec celle, saussurienne, de *faculté du langage*; et cependant il y a la possibilité de rejoindre – au moins en partie – les deux perspectives

veut dire que quand Hjelmslev parle de la nature psychologique des faits de langage, il conçoit le langage, les langues, et les actes linguistiques qui en dépendent, comme procédés psychiques, mentaux, mnémoniques, automatiques, subconscients et en même temps collectives, reposants sur des lois communes au genre humain ;

3. discuter l'articulation méthodologique et épistémologique de la psychologie ; en affirmant la *nature* psychologique du fait linguistique, Hjelmslev *doit* discuter dans la première phase de son travail les possibilités théoriques d'une science qui puisse s'accorder – au moins dans les idées générales – avec le projet de grammaire formelle qu'il était en train d'établir.

Mais, même en s'appuyant sur l'extension et la diffusion dans le texte de ces références, on se trompera facilement en affirmant que dans les *PGG* il y a la formulation d'une *théorie psychologiste* du langage : au contraire, le recours à des thèses psychologiques dans l'argumentation sert – à nouveau – à définir le point de départ du projet hjelmslévien. Il s'agit plutôt d'un *modèle psychologique* qu'on peut reconstruire métalinguistiquement mais qui ne doit pas éclipser le but central de l'œuvre : l'identification d'une base grammaticale, interne ou « immanente » pour l'étude du langage, à savoir l'identification des éléments qui dépassent la psychologie pour constituer un noyau autonome.

2. La hiérarchie des sciences du langage

La première référence à la psychologie concerne en effet la « position » de la grammaire (le noyau de l'étude de la langue et, donc, de les langues) entre les sciences humaines – problème que Hjelmslev partage avec Saussure (cf. Werlen 1982 : 68-69). Hjelmslev semble n'avoir pas de doute : « Comme la linguistique en général, la grammaire fait en elle-même partie de la psychologie. Elle en fait une branche particulière. Les faits grammaticaux sont des faits psychologiques » (*PGG* : 25). On pourrait noter tout d'abord que ce choix ressemble à la position de Saussure affirmant la nature « psychique » ou « mentale » des faits linguistiques (ou sémiologiques) et l'appartenance de cette discipline à une étude psychologique collective, ou sociale³ (cf. *CLG/E*, 110 ; *CLG/E* 283 ; *CLG/E* 340 ; *CLG/E* S 1.2, 111).

en se fondant sur la suivante citation du *CLG* : « on pourrait dire que ce n'est pas le langage parlé qui est naturel à l'homme, mais la faculté de constituer une langue, c'est-à-dire un système de signes distincts correspondant à des idées distinctes » (*CLG/E*, 177).

³ On ne veut pas oublier l'« oscillation » de Saussure entre psychologie et sociologie, oscillation que Saussure réduit (ou « cristallise ») grâce à la distinction entre langage (faculté), langue et

Chez Saussure, la définition de linguistique et de grammaire ne repose pas seulement sur la nature de l'objet en question (la langue), mais aussi sur la question de l'« embranchement (ou emboîtement) » (cf. *ELG*: 259) d'une discipline à l'intérieur d'une autre: il faut donc se demander si ça ne contredit pas l'effort vers une autonomisation de la linguistique. Si les deux sciences peuvent bénéficier d'un échange de données, si l'on admet une continuité presque « ontologique » dans les domaines épistémologiques, le linguiste ne devrait-il pas clarifier la « filiation directe, sans interposition quelconque de limite, entre un phénomène précis comme celui du langage et celui de l'ensemble des phénomènes psychologiques ? » (*ibid.*). Dit avec un exemple: pourquoi, en faisant une *Psychologie du langage*, M. Sechehaye s'est-il dispensé de « parler de la localisation cérébrale de Broca et des observations pathologiques faites sur les diverses formes d'aphasie, lesquelles sont du plus haut intérêt pour juger non seulement des rapports de la psychologie avec [la linguistique] mais, ce qui a une autre portée, avec la grammaire elle-même » (*ibid.*)? Au fond, « Bien avant la linguistique, toutes les sciences sociales, du moins toutes celles qui s'occupent de la *valeur*, sont, elles aussi, parfaitement réductibles en dernier ressort à la psychologie » (*ELG*: 260). Cette critique pourrait être retournée vers Hjelmslev: en effet, tout en rapprochant la grammaire à la psychologie, le linguiste danois n'utilise qu'un répertoire limité, « anecdotique », de notions psychologiques – un lexique qui ne devient jamais une terminologie (cf. Fadda 2013: §7). Pour pouvoir efficacement encadrer la grammaire dans la psychologie ne faut-il pas évaluer empiriquement (expérimentalement) les aspects concernant les états mentaux, les affections pathologiques du langage, les contenus de conscience, la modalité de constitution des signes, le fond physiologique du mécanisme associatif, etc.? Mais en accordant une concession si large à la psychologie, ne tombera-t-on pas en contradiction avec l'approche « antipsychologiste » du « Hjelmslev mature »? Faudra-t-il nécessairement concevoir la réflexion hjelmslévienne en fonction d'une évolution des idées, en la subdivisant en une première période psychologiste et une deuxième période purement formelle? Peut-être pas.

Chez Hjelmslev, aussi bien que chez Saussure, la contiguïté étroite entre psychologie et linguistique n'empêche pas d'identifier « une énorme ligne de démarcation entre la psychologie générale et ces sciences [les sciences fondées sur la *valeur*, N.d.R.] » car « chacune d'elles a besoin de notions que ne fournissait pas la psychologie générale, même collective » (*ELG*: 260):

parole et par une formulation quoique germinale d'une théorie des institutions (cf. Gambarara 2005: cette théorisation se dessinerait surtout dans le *Troisième Cours* – cela semble mêler le jugement peut-être trop tranchant de Joseph 2000 quant à la « victoire » de la perspective sociologique sur la psychologie; cf. Joseph 2000: 322 *ssq.*)

[...] la seule idée suffisante serait de poser le fait grammatical en lui-même, et dans ce qui le distingue *de tout autre acte psychologique, ou en outre logique*. Plus l'auteur [à savoir: Sechehaye – N.d.R.] prend de peine à abattre ce qui lui semble une barrière illégitime entre la forme pensée et la pensée, plus il nous semble s'éloigner de son propre but, qui serait de *fixer le champ d'expression, et d'en concevoir les lois, non dans ce qu'elles ont de commun avec notre psychisme en général, mais dans ce qu'elles ont au contraire de spécifique et d'absolument unique dans le phénomène de la langue* (*Id.*: 261 ; c'est nous qui soulignons).

On peut aisément supposer que Hjelmslev se serait accordé avec Saussure sur ce point-là: tous les faits linguistiques sont des faits psychologiques, c'est vrai, mais non le contraire; en effet il ne faudrait pas confondre

[...] les faits grammaticaux, ceux-ci étant *eo ipso* des faits psychologiques, avec les faits psychologiques purs, c'est à dire ceux qui ne sont pas en même temps des faits grammaticaux. La grammaire étant par définition une branche de la psychologie, on a confondu cette branche avec l'ensemble de la psychologie [...]. Tout fait du langage est un fait psychologique. Mais on ne peut pas renverser les termes (*PGG*: 26).

C'est ainsi que la grammaire fait, dans toutes ses manifestations, partie intégrante de la psychologie et même de la logique descriptive. Mais, en même temps, elle est entièrement indépendante des autres parties de ces disciplines. Elle est une discipline psychologique qui repose sur soi-même (*Id.*: 43).

Il y a donc un «excès», un «écart langagier» qui empêche de concevoir le rapport entre psychologie et linguistique en tant que a) *identité*, aussi bien que b) *dépendance unilatérale*, c.-à.-d. en tant que mouvement théorique qui vient de la psychologie et arrive à la linguistique. Evidemment, il ne suffit pas d'établir les liens hiérarchiques de l'emboîtement des sciences, il faut aussi spécifier le *sens* (l'*orientation*) de cet emboîtement; on ne peut pas prendre le départ du domaine psychologique pour arriver, par abstraction progressive, au niveau spécifique de la linguistique – mais il faut suivre le chemin inverse: définir le niveau de la linguistique en tant que discipline autonome pour arriver finalement à ce qu'elle partage avec le domaine non spécifique de la psychologie. D'où la nécessité d'adopter une sorte de «loi du minimum conceptuel nécessaire» ou «Principe de parcimonie» (Amacker 1994: 4, 9-10): il s'agit de réduire au minimum possible les concepts qui n'appartiennent qu'indirectement à une linguistique «immanente» ou «empirique» (*cf. PGG*: 42). Ce geste épistémologique permet à Hjelmslev de garder l'autonomie de la linguistique tout en l'emboîtant dans la

psychologie et en admettant une « collaboration naturelle » entre les disciplines (*Id.* : 21, 25, 42).

Quant au lien entre grammaire et « psychophysiologie » (*cf. PGG* : 33-34, 45-46, 45 n. 2, 185-186, 266), il faut observer que chez Hjelmslev les associations linguistiques (et les catégories qui en résultent) ne peuvent jamais être *réduites* aux (= identifiées avec les) associations psychophysiologiques, en fonction du même principe selon lequel « Tous les faits psychologiques ou psychophysiologiques ne sont pas nécessairement en même temps des faits linguistiques. Quoi qu'il en soit, il convient de ne jamais prendre son point de départ dans les faits purement psychologiques [...]. Il faut se placer dans la *forme grammaticale* » (*Id.* : 266). Malgré la proximité entre linguistique et ce que Hjelmslev appelle « psychologie objective » ou « expérimentale » (conçue par Wundt et Bechterev, *cf. Id.* : 45, n. 2, n. 4), qui recherche les corrélats matériels des procédés psychiques, on n'arrive jamais à l'affirmation de la nature matérielle des faits grammaticaux *tout court* : les *corrélations* linguistiques à l'œuvre dans la forme ont une nature abstraite et doivent être jugées d'abord en elles-mêmes, quelle que soit la nature concrète des *corrélats* (*cf. Id.* : 27). Et pourtant, c'est bien grâce à l'asymétrie « ontologique » des côtés des signes qu'on peut étudier ces derniers :

Tout ce qui est immédiatement tangible dans les faits psychiques, ce sont les reflets extérieurs de ces faits. Ce n'est qu'en examinant ces reflets que l'on peut aboutir à l'établissement de lois générales. Ce sont ces reflets seulement qui nous offrent les matériaux objectifs. Ces reflets sont, plus précisément, les expressions de la pensée et de l'émotion. On ne peut étudier, d'une manière strictement scientifique, le contenu de la conscience humaine qu'en étudiant la forme d'expression de la conscience (*Id.* : 45).

Hjelmslev devait avoir noté la curieuse ambiguïté du mot « expression », qui se prête à désigner soit l'association (le signe) soit un de ses composants, à savoir l'outillage expressif du signe. C'est pourquoi Hjelmslev distingue, dans le signifiant, la forme (l'image grammaticale) de sa concrétisation (l'image phonique, acoustique ou verbale) ; c'est pourquoi il s'appuie sur Sainéan en distinguant l'aspect phonique (« l'expression des catégories grammaticales ») de la forme (« les catégories grammaticales mêmes ») (*Id.* : 115).

Nous reconnaissons donc deux sens du terme « expression » : d'un côté on a *expression* (1) en tant que moyen matériel (phonique), appelé aussi « technique » et choisi arbitrairement par la langue, et de l'autre côté on a *expression* (2) en tant que fonction formatrice qui associe (et par conséquent rend *exprimable, perceptible et appréciable*) n'importe quel contenu de conscience à n'importe quel matériel extérieur. Il est évident que dans cette conception les notions d'expression et

contenu, forme et substance sont encore syncrétisées entre elles, et les fonctions de *manifestation* (1) et de *désignation* (2) ne sont pas encore complètement distinguées. En effet, dans les stades plus avancés de sa réflexion, Hjelmslev dira que la forme est *algébrique* et *manifestée* tandis que, dans cette phase, au contraire, il semble résoudre le problème en admettant la nature ambivalente de la forme, qui est « naturellement » significative et en même temps concrètement saisissable :

C'est la forme seule qui permet de distinguer le signifié de l'idée psychologique pure, par le fait que la forme est directement tangible, c'est-à-dire accessible par une méthode qui n'est pas purement psychologique [directe, introspective, subjective – N.d.R.] (*PGG* : 116-117).

La méthode « indirecte » adoptée par la psychophysologie est donc adéquate à la grammaire, à condition que les faits psychologiques et psychophysologiques soient soumis aux faits grammaticaux : la prééminence de la linguistique est ainsi garantie par le caractère spécifique de la forme grammaticale, qui est l'outil sémiologique (on dirait « cognitif ») privilégié par lequel on forge contenus et expressions les uns en fonction des autres. Les contenus deviennent donc *tangibles* et les expressions *transparentes* :

[...] les études linguistiques sont en elles-mêmes les seules qui permettent d'étudier, de façon efficace, les faits de psychologie, y compris ceux de la logique descriptive. Et c'est surtout à la grammaire que reviennent ces études. Le fait que la structure grammaticale est subconsciente et qu'elle se révèle en même temps sous une forme immédiatement tangible, la rend particulièrement précieuse pour les études psychologiques (*PGG* : 45-46).

Tout en emboîtant la grammaire dans la psychologie – et plus précisément dans la psychophysologie –, donc, Hjelmslev veut au même temps garder l'autonomie de la première⁴ et suggérer la même « conversion de la psychologie à la linguistique » envisagée par Saussure, en concevant la langue non pas comme des branches de la psychologie mais comme « l'ABC de sa propre activité » (*CLG/E*, Notes 'item' [3315.3], cf. Amacker 1994 : 7). Selon cette conception, les corrélats psychophysologiques ne peuvent pas coïncider avec la forme sémio-linguistique, ni fournir les conditions de la compréhension de cette dernière, mais constituent le « substrat » qui pourrait être rejoint lorsqu'il s'agirait d'analyser la substance à partir de la forme linguistique, par opérations subséquentes de *catalyse*. Par l'articulation des niveaux de la substance, en effet, on pourra distinguer entre faits expressifs collectifs (les « appréciations collectives ») et leurs variations indivi-

⁴ En conformité avec le principe selon lequel « Dans les cas où elle [la linguistique] dépendra de la psychologie, elle en dépendra indirectement, elle restera indépendante » (*CLG/E* III C 8, 111).

duelles (du point de vue des sujets parlants qui constituent la collectivité); par là, toujours par *catalyse*, on pourra coordonner les corrélats qui appartiennent à la substance « socio-biologique » et à la substance « physique » (par exemple *cf.* Hjelmslev 1968 : 157-15). L'étude des faits psychophysiologiques est bien prévue par la théorie hjelmslévienne, mais il n'explique rien quant à la constitution interne des faits linguistiques.

Encore un mot sur la question de l'emboîtement des sciences du langage. A notre avis, il est important de noter que là où Hjelmslev traite de la classification des sciences du langage, il n'est pas (encore) question de savoir si le fait linguistique est *psychologique* ou *sociologique*, *individuel* ou *social* : la sociologie est invoquée seulement plus tard, quand il s'agit de vérifier la portée théorique (en tous cas évaluée insatisfaisante)

- a) des liens d'interdépendance entre langage et mentalité (*cf. PGG* : 257 et suivantes, 280, 282);
- b) de l'appartenance de la linguistique à la sociologie (*cf. Id.* : 278 et suivantes);
- c) des rapports entre systèmes concrets et structures sociales (*cf. Id.* : 276).

Au contraire, le domaine psychologique est opposé directement au seul domaine de la logique classique (soit elle impérative ou « mixte »). C'est à l'intérieur de la polarité « psychologique : logique », plus fluide qu'on le croit⁵, qu'on doit placer la linguistique : les formes de la pensée n'existent et ne peuvent être cueillies que par l'observation de leurs expressions – étant donné que le langage ne diffère pas de la pensée : il est pensée qui s'exprime⁶. En tous cas, évidemment, l'identification de l'objet linguistique ne relève pas de la proportion standardisée selon laquelle « sociologie : psychologie = collectif : individuel », ni, encore moins, de l'opposition *langue : parole*, mais des critères complètement différents, à savoir d'une série d'oppositions (asymétriques) qui relèvent en premier lieu de la « nature de l'objet » (*Id.* : 19, 25) :

1. pensée purement consciente *vs.* pensée subconsciente ;
2. caractère normatif *vs.* caractère descriptif des faits/sciences du langage.

⁵ Chez Hjelmslev il y a (il doit y avoir) en effet une logique purement descriptive adéquate au langage (*cf. PGG* : 20-24).

⁶ A proprement parler, donc, la différence entre catégories linguistiques (grammaticales) et catégories psychologiques coïncide avec l'opposition entre fait interne, immanente, et fait externe, dérivé (*cf. PGG* : 27, n. 2, 3) ou entre « articulé *vs.* amorphe ».

Dans la suite de l'article, on examinera le rôle et les implications de ces distinctions.

3. Conscience et subconscience du langage

Le recours de Hjelmslev au concept de *conscience*, à ses dérivés (*degrés de conscience* et *subconscience*) et à la nature non-normative de la convention sémiologique est une caractéristique des *PGG*, car ces notions ne se trouvent que rarement dans les autres ouvrages plus tardifs du linguiste danois. Résumons les thèses sur le caractère psychologique de l'objet (la grammaire) :

- a. le langage (en tant qu'*activité sémiologique générale* – cf. *PGG* : 23) répond à la nécessité de communiquer/former et comprendre les contenus de conscience entre les individus (cf. *Id.* : 238). On a ici la définition d'une *impulsion psychologique*, individuelle, qui pourtant est *déjà collectivement orientée* ; la racine psychologique ou psychique du langage n'a rien de « pré-linguistique », car la formation et l'expression des contenus de conscience assurent la transmissibilité de ces contenus (y compris la transmission réflexive de l'individu avec lui-même) ;
- b. la communication interindividuelle implique un *système de stabilité* (un ancrage relatif ou un équilibre dynamique) synchronique bien organisé et articulé. Les références au Saussure du *Cours* sont là tout à fait explicites (cf. *Id.* : 215-216, 225, 226-227, 238) ;
- c. l'articulation interne des états linguistiques (abstrait et concrets) relève de la seule caractéristique universelle de la langue, son « phénomène fondamental », à savoir la « formation des systèmes » ou des catégories (*Id.* : 235) : « *Les catégories sont, en tant que telles, une qualité fixe du langage. Le principe de classification est inhérent à tout idiome, et tout temps et en tout lieu* » (*Id.* : 78). Etant donné que dire « forme » c'est dire « catégorie » (groupes d'associations), le problème de Hjelmslev c'est de fixer la structure synchronique des catégories grammaticales, c.-à.-d. de leur valeur. Pour le faire, on doit supposer que « *toute catégorie formelle a un contenu significatif*, et non seulement dans la perspective diachronique, mais *synchroniquement* »⁷ (*Id.* : 164). C'est bien une question linguistique immanente, mais cette question admet aussi une interprétation psychologique, donnée par Hjelmslev même en respect au pouvoir « suggestif » de la forme :

⁷ Dans la copie de Odense on trouve la note XXIII « Tout revient à dire que tout morphème a une valeur » (*PGG* : 164).

Les sujets parlants introduisent dans une forme quelconque un certain contenu significatif. L'organisation grammaticale même repose sur ce besoin, et on ignore complètement les limites de cette force qui agit dans le subconscient. La limitation de l'arbitraire, discutée d'une manière si féconde par F. de Saussure, est difficile justement parce qu'il est difficile de savoir dans quelle mesure l'analyse objective recouvre l'analyse subjective et subconsciente. Le signe, qui est arbitraire, peut être relativement motivé. Dans bon nombre de cas, la motivation peut être entièrement subconsciente; il faut s'en souvenir pour ne pas affirmer à la légère qu'elle est inexistante (*Id.*: 168).

On pourrait bien «narcotiser» cette interprétation psychologique (par exemple dans le cas où cela s'avèrerait faux) sans que l'argumentation immanente en soit touchée; et pourtant on a là des renseignements utiles lorsqu'il s'agirait d'étudier les «corrélats psychologiques» du niveau sémiologique. En tout cas, dans cette citation convergent tous les «ingrédients théoriques» les plus importants du point de vue d'une «réception saussurienne» chez Hjelmslev: la *synchronie* (en tant que réalité au même temps formelle et psychologique), la structure grammaticale liée à l'*activité des sujets parlants*, les *dégrés de conscience* par rapport aux procédés linguistiques, la couple «*arbitraire/motivé*», le «jeu du langage chez l'individu (les individus)» dans le respect d'une pure «syntaxisation» des règles linguistiques;

- d. tous ces aspects ne se bornent pas seulement à la forme grammaticale, mais ils s'étendent à *tous les faits linguistiques* (*cf. Id.*: 120, 157, 164, 166, 207): en effet ils en marquent, pour ainsi dire, la spécificité par rapport à l'objet de la logique.

Voyons en quel sens.

4. *Subconscient et normativité.*

Il est significatif que Hjelmslev *ne donne pas* une définition explicite, uniforme, argumentée, du terme 'subconscient'; les seuls renseignements qu'on peut tirer du texte transparaissent que sous forme d'allusions. Il est néanmoins possible de suivre un fil rouge dans l'argumentation de Hjelmslev. Les faits du langage (les grammatismes *in primis*) sont subconscients en tant que...

1. ... ils sont automatiques et mnémoniques – on trouve là une thèse que Hjelmslev dérive surtout de Delacroix, Steinthal, Herbart et van Ginneken (et plus en

général du débat psychologue entre XIX^e et XX^e siècle): «C'est parce que le grammaticisme est tout entier mémoire, parce que l'action verbale suit une marche tout à fait automatique, que les faits grammaticaux sont par définition subconscients» (*PGG*: 24, n. 1); cette conception est basée sur la nature mnémonique des associations linguistiques et du mécanisme de la langue, qui n'exige pas un contrôle actif par la conscience du sujet parlant (y compris le niveau épilinguistique, cf. Hjelmslev 1971b: 11): ce dernier est donc libre de se concentrer (= d'accomplir ses choix) sur des niveaux communicatifs plus superficiels (sémantique, lexicologique, phrastique, etc.). Ces niveaux relèvent plus largement de la volonté individuelle, *arbitraire*⁸ ou active, bien que enraciné dans un trésor «irréfléchi», passif mais également significatif (et donc *motivé*). Cela nous mène au deuxième aspect des «grammaticismes subconscients»:

2. ... ils relèvent de la valeur, c'est-à-dire d'une forme négative ou différentielle, et non plus d'un contenu positif des faits de conscience: «Or, les faits de signification sont difficiles à saisir. On sait que tout dans le langage est subconscient. Si, dans une certaine mesure, les sujets parlants peuvent se rendre compte des faits d'ordre sémantique, l'ordre significatif échappe à leur conscience la plupart du temps. C'est dire qu'une signification de mot est relativement facile à définir, ainsi une signification de morphème (ou de sémantème) extrêmement difficile» (cf. *PGG*: 164) – et pourtant, *il est bien possible de la définir!* On trouve là une indication précieuse qui permet de préciser davantage la notion de «subconscient» en tant que «degré de conscience»:
3. les faits subconscients ne sont pas inaccessibles *tout court* à la réflexion consciente: ils peuvent bien être amenés à l'état de conscience, mais cela ne change rien à leur nature – les faits linguistiques restent objet d'une «connaissance tacite» (cf. De Palo 2007: 132), d'une sorte de compétence latente aussi définie comme «demi-inconscience» (cf. *CLG/E I R*, 2518) ou «subconscient» (*CLG/E I R*, 2526; *CLG/E I R*, 2561; *CLG/E I R*, 2817; *CLG/E 2 VI*, 2064; *CLG/E I R*: 2081), termes qui connotent chez Saussure le sentiment de la langue. Si on admet que Saussure «probably [...] conceived of demi-unconsciousness not as a mental state lying halfway between consciousness and unconsciousness, but as that fundamentally unconscious state which is least resistant to conscious accession» (Joseph 2000: 312), on

⁸ On voit clairement le caractère polysémique du mot «arbitraire», qui signifie à la fois 1) une qualité de la désignation (le rapport entre contenu et expression), 2) le lien entre signe et son système, 3) une qualité de la manifestation (le rapport entre forme et substance).

peut trouver là un point de proximité théorique considérable avec la perspective de Hjelmslev⁹;

4. les faits grammaticaux sont subconscients du fait qu'ils relèvent du *système virtuel* et qu'ils ne sont pas faits isolés, absolus, indépendants – cela veut dire que les grammatismes sont toujours mutuellement liés: l'action individuelle peut bien être portée sur une zone restreinte de la langue (un certain nombre d'usages particuliers, un certain nombre d'associations, ou de signes), mais la totalité de sa structure, l'ancrage relatif de toutes les parties de la langue, échappe à l'action, partielle, de l'individu;
5. ...ils ont une nature «diffuse»: le contenu des catégories grammaticales est souvent très abstrait, et les catégories mêmes ont une extension très large, liée au fait qu'elles sont conçues en tant qu'*espaces de possibilité* de tous les usages individuels, arbitraires et subjectifs des sujets parlants¹⁰ – cela signifie que les catégories ne sont pas établies (*reconstruites*) *indépendamment* des usages et du sentiment épilinguistique des sujets parlants, mais à travers ceux-ci ou bien, pour ainsi dire, *en transparence*. D'autre part, il est évident que si les procédés linguistiques sont subconscients, il n'est pas possibles d'invoquer le sentiment en tant que critère décisif pour une description métalinguistique: chez Hjelmslev le sentiment doit être expliqué tout comme tous les autres phénomènes du système linguistique. Les constructions savantes du linguiste reconstruisent «du dedans» celles du sujet parlant¹¹, sans coïncider nécessairement avec elles;
6. ...ils échappent au contrôle conscient: tout ce qui est normatif et impératif est exclu par définition de la pertinence sémiologique. Chez Hjelmslev, l'institution du langage diffère essentiellement des lois sociales, juridiques ou logiques, conçues en tant qu'institutions dérivées ou externes au langage même: «La logique traditionnelle, telle qu'on la doit à Aristote, n'a point, on

⁹ Il est intéressant de noter que le choix du terme «subconscient» coïncide avec le scepticisme de Hjelmslev vers la perspective «sexualisante» («Sexualisierung des Weltalls») de Freud – scepticisme manifesté lorsqu'il s'agira d'identifier le contenu significatif justement «subconscient» de la catégorie de genre grammatical (cf. Hjelmslev 1972: 98).

¹⁰ Cf. «La catégorie est fixe, mais son emploi a des limites indéterminées [...]. C'est que l'emploi de la langue et des moyens dont elle dispose est arbitraire et repose sur un acte de volonté du sujet parlant [...]. Si [...] l'idée objective est identique, si la pensée est une, il y a cependant des nuances subjectives, introduites par les sujets parlants au moyen de telle ou telle expression possible. Les catégories peuvent ainsi servir à exprimer les idées subjectives. Ce phénomène peut compliquer et nuancer le mécanisme d'une langue à l'infini» (PGG: 234).

¹¹ On trouvera un exemple très concret dans les recherches conduites par Hjelmslev sur les *sémasèmes* de chaque catégorie morphologique (cf. surtout Hjelmslev 1971a: 161-173).

le sait, de caractère descriptif. Elle est par définition *normative*. Les lois de la logique aristotélicienne sont semblables aux lois sociales en ce qu'elles sont *impératives* [...]. Les disciplines strictement normatives ou impératives ne sont pas des sciences pures, elles sont des sciences appliquées» (*PGG*: 19-20); de la même façon, bien que on peut «imaginer une logique possible qui serait à la fois descriptive et normative» (à savoir la «grammaire de la parole», l'orthographe, l'orthoépie, les grammaires d'école ou tout ce qui relève de «l'éthique de la pensée»), «cette sorte de logique n'est pas plus applicable aux faits de la grammaire que la logique aristotélicienne. Qu'elle soit impérative ou descriptive, toute logique normative reste étrangère à la grammaire» (*Id.*: 20-21). Hjelmslev s'explique tout de suite :

7. «Toute logique normative ne contient par définition que certaines lois dominant la *pensée consciente*, la pensée artificielle et arbitraire de l'intelligence»; au contraire, «l'expression dans le langage est le reflet de la pensée naturelle, subconsciente [Hjelmslev dira aussi «prélogique» – N.d.R.], non de la pensée artificielle, consciente» (*Id.*: 21); de plus : les idées de la pensée logique relèvent de la seule conscience intellectuelle, tandis que le langage exprime des idées «intellectuelles, émotives ou volitives» (*Id.*: 23-24, n. 6), mais on pourrait y ajouter aussi des images perceptives, affectives – bref : provenant de la totalité de l'expérience humaine.

Chez Hjelmslev c'est le caractère subconscient des grammatismes qui empêche une analyse métalinguistique basée sur la logique classique ou normative. Les lois du langage ne relèvent pas de la logique en tant que discipline normative, mais seulement de la logique en tant que *lógos* psychologique «empirique» :

Les tentatives pour extirper de la langue les éléments dits «illogiques» ne peuvent jamais réussir. Elles se heurtent inévitablement à la nature même de la langue et de la grammaire, qui n'a de rapport direct qu'avec les faits de la logique proprement descriptive, la logique psychologique [...]. La grammaire a bien besoin de la logique, mais d'une logique plus ample et plus tolérante [...]. Les seules lois d'une telle logique seraient d'ordre psychologique. Il est donc exagéré de nier toute relation possible entre la grammaire et la logique. Il en est qui l'ont fait. Ils n'ont pu le faire qu'en négligeant la logique psychologique, la théorie de la pensée naturelle⁵.

⁵ [...] Il doit être possible de prendre le terme de «logique» dans ce sens élargi sans se rendre coupable de la confusion qu'on trouve chez Steintal [...]. Quel est le nom qu'il faut donner à la théorie de la pensée, si ce n'est pas celui de «logique»? (*Id.*: 22-23).

La proximité avec Saussure est étonnante : « Sans doute, comme psychologie d'une collectivité ne pense pas logiquement, il faudrait tenir compte que la langue dépendrait de faits psychologico-logiques » (CLG/E D 224, 1292) ou « du principe psychologico-logique » (CLG/E S 2.23, 1292). En même temps, le terme « sub-conscient » semble être invoqué pour marquer une distinction entre l'institution linguistique et les autres institutions sociales (par exemple, les lois sociales) : ces dernières sont établies arbitrairement par un nombre restreint d'individus, et peuvent être changées par le même nombre d'individus – le sujet *tombe* sur elles de cas en cas, selon les circonstances. La langue (ou le langage en tant que « état abstrait »), au contraire, constitue le milieu dans lequel les sujets sont toujours plongés sans en avoir aucune conscience (cf. Saussure 1910-11/1993 : 8). En plus, la convention linguistique est beaucoup plus subtile que l'accord agissant dans les lois sociales : la limitation du choix arbitraire individuel n'est que rarement perçue en tant que telle par les sujets parlants. Les structures grammaticales ne sont pas des impératifs négatifs ou des instructions bivalentes (vrai-fonctionnelles), mais des jeux, des « outils expressifs minimaux » auxquels les sujets se conforment spontanément et auxquels ils font toujours recours dans leurs actes quotidiens. En effet, les catégories linguistiques ont une extension (une valeur) si large (si profonde)¹² que leurs limites sont rarement rencontrées par l'activité des parlants. Par exemple, personne ne se plaint du fait que en italien il n'y a pas de genre neutre : grâce à la délimitation flottante des formes grammaticales (qui sont susceptibles de se *syncrétiser*, de *s'impliquer*, de se *supprimer*, etc.), les deux formes du « masculin » et du « féminin » sont largement suffisant dans ce système¹³. On se souviendra aisément de ce que Saussure dit quant au fait que les sujets parlants ne prennent pas l'initiative de changer leur langue :

On ajouterait que la réflexion n'intervient pas dans la pratique d'un idiome ; que les sujets sont, dans une large mesure, inconscients des lois de la langue ; et ils ne s'en rendent pas compte, comment pourraient-ils les modifier ? Fussent-ils même conscients, il faudrait se rappeler que les faits linguistiques ne provoquent guère la critique, en ce sens que chaque peuple est généralement satisfait de la langue qu'il a reçue » (CLG/E, 1203-1204).

Le concept de « norme linguistique », qui chez Hjelmslev « constitue la langue comme extérieure à l'individu et différente de la parole » et qui « peut être observée

¹² On notera que chez Hjelmslev le niveau d'immanence maximale (le schéma) est un domaine plus subtil et large que les niveaux de la norme, de l'usage et de la parole, qui sont au contraire de plus en plus restreints et « contraignants ».

¹³ Par exemple, dans le pronom personnel masculin et féminin en italien sont comprises des formes qui expriment une qualité impersonnelle ou inanimée (cf. *esso, essa*) à son tour normalement associée aux formes neutres (cf. Hjelmslev 1971a : 220-258).

par une méthode objective» (*PGG*: 239), est donc dépouillé de son aspect impératif. La norme linguistique n'a rien à voir avec la norme juridique : elle est plutôt un idéal obtenu par une « projection d'ensemble des particularités individuelles » (*ibid.*) ; si elle s'impose aux individus, si elle est « extérieure aux irrégularités qui peuvent être occasionnées par les faits de la parole » (*PGG*: 240), cela n'arrive pas en raison d'une puissance supra- ou extra-individuelle, mais en raison d'une puissance suggestive (*cf.* E. Tégner) : les sujets parlants *tendent* à se conformer mutuellement, à coordonner leurs actes par la puissance mimétique des leurs habitudes « significatives ». La norme est donc le « vecteur somme » *interindividuel* qui résulte de tous les actes de parole (les vecteurs individuels) : tout comme chez Saussure, la norme linguistique n'est pas une « règle », elle est au contraire une « moyenne » (*Spielraum*). En tant que telle, elle est étrangère à tout ce qui comporte une évaluation fondée sur des « critères de correction » (*Sprachrichtigkeit*), nécessairement liés au jugement conscient et rationalisé, c.-à.-d. : linguistiquement dérivé, non immanent.

Tout ce qu'il y a de normatif dans la linguistique est donc étranger à la linguistique proprement dite (*cf.* *PGG*: 241) : la correction normative est subrepticement superposée à la langue ; la norme linguistique est au contraire « engendrée » par un *consensus sui generis*, un accord tacite qui ressort de la vie sémiologique pratique, « instinctive ». Chez les deux linguistes, la langue se place au dehors de la portée de l'action rectificatrice oligarchique des écoles, des académies, des manuels de grammaire ou des « spécialistes » qui veulent imposer un principe de rationalisation (simplification) étranger à la langue (*CLG/E*, 1223-1224 ; D 217, 1223). Cela n'empêche pas qu'on peut considérer empiriquement les efforts normalisants implicites dans l'activité épilinguistique des sujets parlants (à savoir : ce que Saussure appelait « postméditation-réflexion » ou « analyse subjective ») – en tant qu'éléments internes à la vie sémiologique du langage. On peut étudier d'une façon descriptive les codifications normatives imposées par les sujets parlants sur eux-mêmes : cela est une possibilité assurée par la structure linguistique. Le *consensus* sur le fond de la langue est si naturel, si enraciné « en profondeur » dans l'esprit des sujets parlants, que ces derniers tendent naïvement à

[...] croire fermement que les mots de [leur] langue maternelle sont tous *φύσει* et jamais *θέσει* [...]. En vertu de ce sentiment populaire se constituent sans cesse non seulement des associations symboliques entre forme et signification, mais même des catégories d'associations de cet ordre. Le sujet parlant veut comprendre sa langue, mais il veut la comprendre de sa façon à lui : il crée des associations, des catégories, chaque fois qu'il le peut, d'une façon ou d'une autre. Non seulement les significations, mais aussi les formes d'associent sans cesse, et ces associations viennent s'ajouter à celles qui se sont établies entre chaque signifiant et son signifié (*PGG*: 180-181).

Cette naïveté n'est justement pas une caractéristique accidentelle du *consensus* linguistique. Elle relève au contraire du fait que la langue (chez Hjelmslev : le langage) rassemble une sorte d'«institution-zéro» ou bien une «institution naturelle». En tant que troisième possibilité entre les extrêmes d'un naturalisme physiologique-cognitive, individualisant (*φύσει*), et d'un conventionnalisme normatif presque idéaliste, imperméable au côté individuel (psychophysiologique) du langage (*θέσει*), la langue est plutôt une institution *naturellement conventionnelle*. Les sujets sont amenés spontanément à former et à codifier collectivement leurs expériences : les formes linguistiques (les catégories linguistiques) ont donc un caractère collectif *a priori* qui relève de la structure langagière commune à tous les hommes :

[...] [il y a] certains caractères psychologiques qui sont propres au genre humain. D'une manière générale, les procédés du langage sont réduits à opérer *dans les cadres déterminés par la nature de l'homme qui les produit*. Il y a une limite de ce qui est possible. De plus, il y a des nécessités (*Id.* : 251 ; c'est nous qui soulignons) ;

[...] s'il est vrai que la langue est une «institution», qu'elle est fonction de la «réalité sociale ambiante», ainsi que dit M. Lévy-Bruhl, il n'est nullement moins vrai que la langue est fonction d'une réalité psychologique, ou, plus exactement, d'une réalité psychophysiologique. Si les faits sociaux varient à l'infini selon les temps, les lieux et les milieux, *il doit y avoir une psychologie humaine qui relève de la nature même de l'homme et qui détermine la manière dont les hommes se comportent sous des conditions sociales données* (*Id.* : 266 ; c'est nous qui soulignons) ;

[...] chaque état concret donné utilise qu'une petite partie des catégories possibles. Mais ce n'est pas dire que toutes les catégories relevées ne soient pas, *en tant que catégories psychologiques, communes à l'ensemble de l'humanité* (*Id.* : 273 ; c'est nous qui soulignons).

Deux considérations s'imposent.

1) Bien qu'enracinée dans une faculté psychophysiologique individuelle, la langue repose sur ce qu'il y a de commun chez les individus – à savoir le fait que *tous les hommes partagent la même faculté*. Et cependant, cela est loin de donner une allure universaliste ou déterministe à la théorie de Hjelmslev : l'universalité de cette faculté n'est que la racine ultime – la condition nécessaire non suffisante – sur laquelle on s'appuie pour expliquer la constance (la *langue*) dans la diversité (*les langues*). Mais la théorie générale doit produire une description adéquate soit de la constance soit de la différence, en tant que deux aspects d'un même phénomène. En plus, l'introduction d'un principe de «motivation» au niveau des

catégories grammaticales (selon l'hypothèse du contenu significatif) ne supprime pas l'arbitraire des procédés sémiologiques. Il n'y a pas de déterminisme : contre l'interprétation selon laquelle les catégories morphologiques et leurs contenus (*sématèmes*) sont des formes cognitives nécessaires (thèse qui met en danger le caractère arbitraire de la langue, cf. Werlen 1982 : 77, n. 57), il ne faut pas oublier que le système des catégories est général et possible, ni fixe, ni nécessaire (cf. Hjelmslev 1971a : 171-172). Chaque langue peut s'organiser arbitrairement autour d'un réseau de possibilités grammaticales, en réalisant à sa façon non seulement la constitution intérieure de chaque catégorie, mais le système catégoriel même : il s'agit, comme on voit, d'un *arbitraire collectif*. Il n'y a pas d'éléments absolument motivés ou absolument arbitraires : chaque élément linguistique, tout comme l'œuvre collective de la langue dans son ensemble, est *arbitraire* et au même temps *motivé* par rapport à son système. Ces notions sont donc relatives.

2) En admettant que la racine ultime de la langue coïncide avec une sorte d'« architecture cognitive universelle », il ne s'agit jamais de *réduire* la première à la dernière – il faut plutôt suivre le chemin inverse (cf. PGG : 261-262, 266). C'est toujours à travers une étude linguistique, historique, comparative (cf. *Id.* : 291-292) et, seulement après, panchronique, qu'on peut saisir les faits cognitifs :

[...] la parenté généalogique n'est pas la seule qui existe entre les langues. Il y a aussi une parenté fondamentale (*elementare Verwandtschaft*) qui repose sur la nature humaine, sur les lois générales qui règlent la psychologie humaine, et qui consiste en des procédés grammaticaux qui sont communs, totalement ou non, à des langues des plus différentes, et profondément motivés par la nature même du langage humain (*Id.* : 253) ;

S'il y a des systèmes idiosynchroniques qui ne comportent pas de verbe par exemple, cela n'empêche pas de considérer le verbe comme une catégorie du langage humain qui se réalise sous certaines conditions qu'il faut chercher à définir. Le fait même que le verbe se trouve dans le domaine des plus divers, nous amène à croire que le verbe est une catégorie qui relève de la *disposition linguistique de l'homme en général* [...] pour le genre grammatical et pour toutes les autres catégories (*Id.* : 267 ; c'est nous qui soulignons) ;

[...] le système abstrait [...] a une individualité propre à lui, qui tient à ceci qu'il relève immédiatement de la psychologie humaine. Il sert à expliquer la nature de l'esprit humain (*Id.* : 268).

Il faudra de plus noter que chez Hjelmslev la faculté du langage n'est pas une substance, mais une fonction qui engendre un principe sémiologique de classification : il n'y aura donc pas des données positives, d'« universels », mais seulement

une activité de coordination qui ne peut pas se manifester historiquement que dans la langue (cf. Gambarara 2005b: 174). L'identification des limites « matérielles » du langage ne doit pas être l'opération qui *ouvre* à l'étude grammaticale générale ; elle n'a qu'un rôle épistémologique : garder la possibilité d'établir l'amplitude maximale de la structure grammaticale – amplitude qui, prise en soi, ne dit encore *rien* quant à la structure interne du langage. Comme Amacker l'a justement fait remarquer :

Le « mécanisme individuel » [bien que *partagé avec tous les hommes* – N.d.R.] est une manifestation de la faculté du langage, autrement dit la composante naturelle de la compétence linguistique ; le « produit général » doit assurément être la langue, la composante culturelle et historique de la compétence linguistique, dont l'arbitraire, quoique irréductible, n'en demeure pas moins tenu dans les limites que la nature lui impose « d'une façon on d'une autre » : ainsi, les langues chorégraphiques conventionnelles varient dans les limites définies par les mouvements naturellement possibles de nos membres (Amacker 1994 : 6, n. 8).

A cet égard les possibilités, bien qu'en nombre incalculable, sont limitées par certaines données constantes, phoniques et psychiques, à l'intérieur desquelles toute langue doit se constituer (CLG/E, 2878, cité dans Amacker 1994 : 12).

5. Une psychologie sociale entre individu et collectivité

On se sera aperçu du fait que notre argumentation a pris progressivement une orientation « sociale » : nous avons pris le départ en soutenant le rôle et la nature psychologique des fonctions linguistiques. Et pourtant, ce point de vue ne nous a pas amené à une remarque individualiste : au fond du mécanisme du langage on ne saura pas trouver un individu isolé, mais un sujet collectif, pris dans ce qu'il y a de commun entre tous les hommes. La faculté du langage, bien qu'individuelle, est *transversale*. En même temps, on a vu que la langue (l'état abstrait – ou *langage*) n'est pas super-individuelle, elle ne s'impose pas idéalement *ab externo* sur la masse parlante : au contraire, elle est interindividuelle ; elle s'impose à travers la dimension pratique de son usage, des actes de parole, de sa vie sémiologique¹⁴. C'est donc d'un conventionnalisme spontané qu'on a besoin pour décrire la langue. Comme on voit, Hjelmslev a une façon toute personnelle de reformuler

¹⁴ Cela veut dire que la langue est une structure sociale, mais elle n'est pas une superstructure (cf. De Mauro 1973 : 198).

l'aphorisme de Victor Henry : « tout langage est conventionnel, et pourtant le langage est un fait naturel » (Henri 1896 : 43).

En tous cas, malgré toutes les références au niveau psychophysiologique, on ne saura jamais trouver le recours à une psychologie individuelle : c'est clair – on dira –, vu que Hjelmslev a été influencé par la *Völkerpsychologie* de Steinthal et Wundt (cf. Maisano 2004). Mais cela est loin d'être évident ; juste au contraire, Hjelmslev semble se montrer très sceptique quant à cette théorie lorsqu'il s'agit de concevoir une typologie linguistique en accord avec la psychologie :

Nous concevons la typologie des langues ainsi que le fait le P. van Ginneken [à savoir : une « linguistique psychologique spéciale ou typologie des langues » – N.d.R.] [...]. *Nous ne pensons pas non plus à créer quelque chose comme une « psychologie des peuples ».* Ce terme évoquerait trop facilement des conceptions fausses (PGG : 290 ; c'est nous qui soulignons).

Quelles sont les conceptions fausses qu'une approche ethno-psychologique risque d'évoquer ? C'est l'idée qu'il y aurait des entités autonomes supra – ou extra-individuelles (soient-ils appelées « mentalité », « civilisation », « population », « race », « Volkgeist », « Sprachgeist », « génie de la langue », etc.) en correspondance biunivoque avec la langue. C'est la proportion trompeuse selon laquelle comme la *parole* se fonde sur un sujet individuel, la *langue* devrait être forcément mise en rapport avec un sujet super-individuel. Mais la langue se constitue à l'intérieur d'une dimension interindividuelle : la masse parlante elle-même n'est que la multiplication des individus qui la composent, et elle ne gagne jamais un degré d'autonomie tel qu'on peut la mettre en correspondance biunivoque avec les faits de langue (cf. *Id.* : 284). La linguistique ne semble pas avoir besoin d'un « idéalisme réaliste » si fort. La langue relève d'une faculté qui est déjà collectivement connotée. C'est ainsi que chez Hjelmslev il ne faut pas supposer une sociologie qui ne soit pas déjà une psychologie, et une psychophysiologie qui ne soit pas déjà collective :

D'une manière générale, le langage n'est pas exclusivement ni avant tout un fait social. Il est au premier chef un fait psychologique [...]. *C'est à la psychologie collective qu'appartiennent la linguistique et la grammaire. Les faits sociaux ne peuvent être étudiés que dans les individus qui constituent la société.* [...] Le problème sociologique n'est pour ces auteurs qu'une face du problème psychologique (*Id.* : 283 ; c'est nous qui soulignons).

De la même façon, la réalité linguistique ne dépend pas du monde externe mais elle relève d'un acte d'*apperception* : cela veut dire que les représentations linguistiques peuvent bien être définies « illusoires », mais il faudra ne pas oublier que « une illusion est toujours une réalité psychologique. Seulement elle ne peut

devenir objet de science qu'en tant qu'elle est objectivement accessible : elle doit être collective » (*Id.* : 182). Dans ces thèses, on trouve deux aspects du caractère collectif du langage liés entre eux : l'aspect interindividuel de la langue et le fait que les formes linguistiques (l'outillage formatif des contenus de conscience) sont objectives en tant que partagées par tous les sujets parlants. L'effort de Hjelmslev vise à montrer que la transition entre les termes de l'opposition « individuel : collectif » est floue :

1. ce qu'il y a de commun entre les individus ne provient pas *ab externo*, par superposition d'une hypostase extra-individuelle, mais relève de la constitution physiologique et de l'intériorité psychologique – du *substrat commun* à tous les sujets parlants ;
2. ce qu'il y a d'individuel dans la langue ne constitue pas une base réductive pour tous les phénomènes collectifs ; au contraire, les éléments individuels sont déjà potentiellement « collectivisés », en tant que trésor partagé de schémas cognitifs, de stratégies adaptatives, de structures expressives, même s'ils doivent être réalisés historiquement par la langue.

Le lexique psychologique de Hjelmslev montre donc l'effort pour garder l'unité fondatrice d'un objet (le langage, à savoir l'état abstrait et les états concrets) à travers ses articulations paradoxales. L'exigence d'un entrecroisement entre les termes opposés d'« individu » et « collectivité » n'est pas seulement théorique, mais surtout lexicologique : il faut trouver, ou même créer à nouveau, des expressions, des escamotages rhétoriques qui permettent de dégager des points d'appui fixes pour une description générale tout en gardant la complexité structurelle du langage. Hjelmslev semble donc partager avec Saussure la même démarche qu'on trouve surtout dans les « formules psychologisantes » du *Troisième Cours*. Nous proposons ensuite d'étendre à Hjelmslev l'observation d'Amacker sur le rôle théorique des formules saussuriennes « qui nous paraissent désormais tout à fait surannées » mais qui en effet « servent seulement, chez Saussure, à insister sur l'aspect social intrinsèque de la langue, qui s'ajoute à la contribution tout aussi essentielle des facultés de l'individu ; [...] les expressions synonymes « âme collective » (CLG/E 1285), « intelligence collective » (CLG/E 350) ou « conscience collective » (CLG/E 1660), [...] 'socialisent' l'individu et 'individualisent' l'intersubjectivité, en ce qui concerne la langue. On est donc bien loin des personnifications, idéologiquement très marquées, du peuple ou de la nation » (Amacker 1994 : 11, n. 18).

6. *Les catalyses ultérieures : la réconciliation avec la psychologie*

Notre dernière tâche est de montrer que l'« ordre psychologique du discours » n'est pas véritablement abandonné par Hjelmslev pendant le cours suivant de sa réflexion : au contraire, il reste au fond de ses idées et il émerge à nouveau lorsqu'il s'agit d'évaluer les implications substantielles de la forme linguistique. Nous n'en donnerons ici qu'un bref aperçu.

La première réapparition du débat sur le subconscient se trouve dans le *Sprog-system og Sprogforandring* (Hjelmslev 1972). On voit là clairement la marque d'une reformulation terminologique en acte : les faits linguistiques – dit Hjelmslev – ne sont pas subconscients ni conscients, ils ne relèvent pas de la conscience individuelle mais du système collectif (cf. Hjelmslev 1972 : 34). En plus, quand on dit que les faits grammaticaux ne sont pas conscients, cela veut dire en effet qu'ils ne sont pas individuels ; de la même façon, quand on dit qu'ils ne sont pas psycho-individuels mais psycho-collectifs, cela veut dire qu'ils sont sociaux (cf. *Id.* : 51). Faudra-t-il donc penser qu'il s'agit d'une prise de position définitive en faveur de la sociologie ? Pas du tout : c'est toujours la psychologie qui peut se transformer, d'une façon immanente, en une « grammaire psychologique » adéquate à son objet. C'est la psychologie qui peut bénéficier davantage de la théorie des oppositions participatives formulée déjà à partir de 1933 ; c'est à elle d'en tirer les implications les plus intéressantes (cf. Hjelmslev 1937).

Mais c'est surtout dans un article « insoupçonnable » qu'on saura trouver une réconciliation explicite du projet glossématique avec les deux fils rouges (la perspective psychologique et la perspective saussurienne) qu'on a essayé d'entrelacer jusqu'ici. Dans la *Stratification du langage* (cf. Hjelmslev 1971a : 44-76), Hjelmslev expose son programme d'élargissement du domaine sémiologique en discutant les niveaux de la substance progressivement encatalysables à la forme linguistique : à savoir les niveaux de l'« appréciation collectives », le niveau « socio-biologique » et le niveau « physique ». Tout d'abord, on s'étonnera de noter que dans le niveau « socio-biologique » la dimension collective ne se borne pas au domaine typiquement social, celui des appréciations collectives, mais elle semble pénétrer dans la structure bio-cognitive (cf. Hjelmslev 1971a : 60-61), c.-à-d. dans un domaine considéré « individuel » par excellence : on trouve là une notion tout à fait paradoxale qui doit cependant être comprise en tant que symptomatique d'une polarité fluide entre « individualité » et « collectivité ». Encore une fois, c'est à la psychologie collective de corrélérer la structure formelle des institutions et la substance positive concrète – à savoir l'usage sémantique, « les évaluations adoptées par cette communauté, les appréciations collectives, l'opinion sociale » (*Id.* : 60) – qui résulte de l'activité de découpage ou de formation des expériences des sujets humains (cf. Hjelmslev

196: 157). L'étude des classes de racines, des catégories morphologiques, ou des classes lexicales (par exemple, les classes adjectivales) doit permettre de saisir les systèmes cognitifs, les réseaux de croyances cachés à travers la langue. Hjelmslev prévoit cependant une certaine difficulté dans l'accomplissement de ces opérations descriptives, étant donné qu'il faudra y compter les phénomènes flous de la participation, des syncrétismes « y compris, entre autres choses, ceux de la synesthésie » (Hjelmslev 1971a: 63-64) – c'est-à-dire l'ensemble des phénomènes « de frange » qui relèvent d'un embrouillement d'expériences perceptives, émotives et cognitives, enracinées dans le domaine de la psychophysiology individuelle mais modélisées en même temps par des schémas essentiellement collectifs.

C'est à l'intérieur de la définition (encore trop problématique et pourtant significative) du « niveau socio-biologique » qu'on peut esquisser les contours d'une psychologie collective fondée sémiologiquement. Dans la catalyse de la substance à la forme sémiologique, Hjelmslev semble récupérer tout ce qui a été exclu d'une analyse strictement formelle, y compris *le sens des expériences scientifiques précédentes* :

Chose curieuse, la linguistique, qui s'était mise en garde bien longtemps contre toute teinte de « psychologisme », semble ici ne serait-ce que dans une certaine mesure et les proportions bien gardées, être de retour à l'« image acoustique » de F. de Saussure, et également au « concept », à condition d'interpréter ce mot en stricte conformité avec la doctrine que nous venons d'exposer, bref, reconnaître, bien qu'avec les réserves qu'il faut, que deux côtés du signe linguistique on est en présence d'un « phénomène entièrement psychique » (Hjelmslev 1971a: 64)¹⁵.

Chez Hjelmslev, « subconsciemment » occupé à saisir, presque en transparence, les indices d'un autre Saussure, la psychologie garde son rôle d'un des premiers interlocuteurs de la science grammaticale générale (on dirait: de la linguistique générale et, au même titre, de la sémiologie), à condition qu'elle soit capable de se conformer au mouvement déductif des catalyses exigé par une étude immanente et exhaustive du langage. Tout comme Saussure, donc, Hjelmslev aussi « peut reconnaître que la sémiologie appartiendra elle-même à la psychologie sociale, mais non sans que cette introduction réclame au sein de la psychologie une petite *révolution* » (Badir 2001: 30): c'est sur cette nouvelle base qu'on peut concilier les

¹⁵ Il est vrai que Hjelmslev met tout de suite en garde contre un enthousiasme excessif (« Mais c'est plutôt une partielle coïncidence de nomenclatures qu'une analogie réelle ») et pourtant à notre avis il s'agit toujours du même appel à la prudence qui doit introduire une perspective d'élargissement théorique.

définitions linguistiques de langue et langage avec « les définitions sociologique, psychologique et historique » (*ibid.*) en tant que leurs corrélats positifs et concrets.

Université de la Calabre / Université de Liège
cigana.lorenzo@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

- Amacker, René (1994), « La théorie linguistique de Saussure et la psychologie », *CFS* 48, p. 3-13.
- Arrivé, Michel (1994), *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient: Freud, Saussure, Pichon, Lacan*, Paris, PUF.
- Badir, Sémir (2001), *Saussure: La langue et sa représentation*, Paris, L'Harmattan.
- Cigana, Lorenzo (2014), *La nozione di "partecipazione" nella Glossematica di Louis Hjelmslev/La notion de « participation » dans la glossématique de Louis Hjelmslev*, thèse en cotutelle, dirigée par S. Badir, D. Gambarara, M. Mazzeo (Université de la Calabre, Université de Liège).
- De Mauro, Tullio (1967), « Notes et commentaire à l'édition italienne de: F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* », Paris, Payot, 1972 et *ssq.*
- De Mauro (1973), « La formalizzazione delle scienze linguistiche », in: T. De Mauro, A. Pagliaro, *La forma linguistica*, Rizzoli, Milano.
- De Palo, Marina (2001), « Memoria e significato. Linguistica e psicologia intorno a Saussure », *CFS* 54, p. 359-383.
- (2007), « Saussure e il soggetto parlante », in: A. Elia, M. De Palo (éd. par.), *La lezione di Saussure. Saggi di epistemologia linguistica*, Roma, Carocci, p. 115-139.
- Delacroix, Henri (1930), *Le langage et la pensée*, Alcan, Paris.
- Di Cesare, Donatella (1998), « Humboldt, Saussure e l'arbitraire du signe », in: F. Albano Leoni *et al.* (éd. par.), *Ai limiti del linguaggio. Vaghezza, significato e storia*, Roma-Bari, Laterza, p. 179-210.
- Fadda, Emanuele (2006), *Lingua e mente sociale. Per una teoria delle istituzioni linguistiche a partire da Saussure e Mead*, Acireale/Roma, Bonanno.
- (2009), « La morphologie dans la tête. 'Parallélie' dans De l'essence double du langage », *CFS* 61, p. 101-112.
- (2013), « 'Sentiment: entre mot et terme. Quelques notes sur le travail et la langue de Ferdinand de Saussure », *CFS* 66, p. 49-65.
- Fischer-Jørgensen, Eli (1966/67), « Form and substance in glossematics », *Acta Linguistica Hafniensia* 10, p. 1-33.
- Flournoy, Théodore (1900), *Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, Alcan, Paris.

- Gambarara, Daniele (2005a), «La lingua è l'opera dell'intelligenza collettiva. Due lezioni del terzo corso di linguistica generale (1910-1911)», *Forme di vita* 4, p. 165-172.
- (2005b), «Mente pubblica e tempo storico. Per una lettura del terzo corso come teoria delle istituzioni sociali», *Forme di vita*, 4, p. 173-181.
- Graffi, Giorgio (1995), «Old debates and current problems: Völkerpsychologie and the question of the individual and the social in language», in: L. Formigari, D. Gambarara (éd. par), *Historical Roots of Linguistic Theories*, Amsterdam, Benjamins, p. 171-185.
- Henry, Victor (1896), *Les Antinomies linguistiques*, Paris, Alcan.
- (1901), *Le langage martien, Etude analytique de la genèse d'une langue dans un cas de glossolalie somnambulique*, Paris, Maison-neuve.
- Hjelmslev, Louis (1928), *Principes de grammaire générale*, København, A. F. Høst & Søn [= PGG: copie annotée par L. Hjelmslev, Syddansk Universitetsbibliotek – Odense].
- (1937), «La structure des oppositions dans la langue», H. Piéron, I. Meyerson (éd. par), *Onzième Congrès International de Psychologie, Paris 25-31 juillet 1937, Rapports et comptes-rendus*, Alcan, Paris, p. 241-242.
- (1966), *Le Langage*, Paris, Les Editions de Minuit.
- (1971a), *Essai linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit.
- (1971b), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit.
- (1972), «Sprogssystem og Sprogforandring», *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague XV*, p. 7-159.
- (1998), *Principi di grammatica generale (con note autografe)*, Bari, Levante.
- Janet, Pierre (1889), *L'automatisme psychologique*, Paris, Alcan.
- Joseph, John E. (2000), «The Unconscious and Social in Saussure», *Historiographia Linguistica* 27, 2/3, p. 307-334.
- Lepschy, Giulio (1974), *Saussure e gli spiriti*, in: R. Amacker et al. (éd. par), *Studi saussuriani per Robert Godel*, Bologna, Il Mulino, p. 181-200.
- Maisano, Marina Amato (2004), «L'influsso della Völkerpsychologie di Heymann Steinthal sui Principi di grammatica generale di Louis Hjelmslev», in R. Galassi, B. Morandina (éd. par), *Lingua e pensiero. Janus. Quaderni del Circolo Glossematico* (4), Padova, Il Poligrafo, p. 21-50.
- Muraro, Luisa (1970), «Hjelmslev lettore del Corso di linguistica generale», *CFS* 27, p. 43-53.
- Saussure, Ferdinand de (1907/1996), *Premier cours de linguistique générale*, par les cahiers d'A. Riedlinger (éd. et trad. par E. Komatsu et G. Wolf), Oxford/New York/Tokyo/ Séoul, Pergamon.

- (1908-9/1997), *Deuxième cours de linguistique générale*, par les cahiers d’A. Riedlinger et Ch. Patois (éd. et trad. par E. Komatsu et G. Wolf), Oxford/ New York/Tokyo/Séoul, Pergamon.
 - (1910-11/1993), *Troisième cours de linguistique générale*, par les cahiers d’E. Constantin (éd. et trad. par E. Komatsu et G. Wolf), Oxford/New York/ Tokyo/ Séoul, Pergamon.
 - (1922²), *Cours de linguistique générale* (éd. Par Ch. Bally et A. Sechehaye, avec la collaboration d’A. Riedlinger), Lausanne/Paris, Payot.
 - (1968, 1974), *Cours de linguistique générale. Edition critique par Rudolf Engler*, 2 voll., Wiesbaden, Harassowitz [= *CLG/E*].
 - (2002), *Ecrits de linguistique générale* (éd. par S. Bouquet et R. Engler), Paris, Gallimard [= *ELG*].
- Scheerer, Thomas M. (1980), *Ferdinand de Saussure, Rezeption und Kritik*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Tatsukawa, Kenji (1995), «Louis Hjelmslev le véritable continuateur de Saussure», *Linx* [En ligne], 7, mis en ligne le 24 juillet 2012, consulté le 16 février 2014. URL: <http://linx.revues.org/1241> ; DOI: 10.4000/linx.1241.
- Toutain, Anne-Gaëlle (2013), «Entre interprétation et réélaboration: Hjelmslev lecteur du Cours de linguistique générale», *Les dossiers de HEL* [supplément électronique à la revue *Histoire Epistemologie Langage*], 3, disponible sur Internet: <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/toutai.pdf>.
- Werlen, Iwar (1982), «Hjelmslevs Saussure-Rezeption», *CFS* 35, p. 65-86.